

ENTRETIEN

"Il existe une fascination pour les chiffres, perçus comme objectifs "

Depuis 2003, Christine Barats scrute la diffusion médiatique du classement de Shanghai. Cette spécialiste des sciences de l'information et de la communication à l'université Paris-Descartes est membre du Céditec (université Paris-Est-Créteil).

Comment un classement publié sur Internet en 2003 a-t-il fait autant parler de lui ?

Si ce classement mondial des universités a été mis en ligne pour la première fois en juin 2003, les premiers articles l'abordant dans la presse française remontent seulement à 2004. L'intérêt médiatique pour ce classement a d'abord été limité à un cercle restreint de journaux nationaux jusqu'en 2005 : la presse économique, et une part de la presse généraliste.

La presse économique s'y est intéressée car il est conforme à un certain nombre de valeurs propres au champ économique. Les années 2000 correspondent par ailleurs à une période où la publication de classements et palmarès se multiplie et où les discours sur l'internationalisation éducative se diffusent.

Qu'est-ce que cela révèle ?

On observe un déplacement des enjeux associés à l'enseignement supérieur. D'un enjeu national, l'enseignement supérieur devient progressivement un enjeu international. Les questions de formation, de recherche, d'aménagement du territoire et de politique publique, à moyen et à long terme, cèdent la place dans les discours à des enjeux économiques à court terme, où priment une mise en concurrence des établissements au niveau international et des stratégies de " marque ".

A partir de quand ce classement de Shanghai est reconnu ?

Il faut attendre 2007. Avant cela, moins d'une trentaine d'articles lui ont été consacrés de 2004 à 2006. En 2007 et en 2008, on observe une diversification des supports et une intensification de la médiatisation (plus de 130 articles parus en 2008). Cet emballement a complètement dépassé les auteurs chinois du palmarès.

Comment expliquez-vous cet emballement de la presse ?

Si l'intérêt médiatique pour les palmarès remonte en France aux années 1980, ils se sont multipliés depuis, et dans tous les secteurs, parce qu'ils sont simples, facilement repris et qu'ils contribuent significativement à faire augmenter les ventes. Il existe, de surcroît, comme je le soulignais, une sorte de fascination pour les chiffres qui seraient perçus comme beaucoup plus objectifs que les commentaires. De plus, établi par des chercheurs, le classement de Shanghai est apparu assez rapidement comme " sérieux ", même s'il repose sur des critères qui désavantagent le système de recherche français.

Mais les médias n'ont pas été les seuls à le populariser ?

La communauté académique, et en particulier les équipes présidentielles, s'y sont rapidement intéressés et ont multiplié les commentaires, ce qui a contribué à sa construction comme événement. A partir de 2007, il s'est installé dans le discours politique et a été présenté comme un argument pour justifier un certain nombre de réformes en montrant du doigt - selon la logique du " *name and shame* " - les universités françaises qui apparaissaient comme ne tenant pas leur rang. Ce classement a d'une certaine façon servi à un processus de stigmatisation.

Propos recueillis par Philippe Jacqué

© Le Monde

◀ **article précédent**

Les classements sont devenus incontournables...

article suivant ▶

" On a autre chose à faire que...